

Victor HUGO, *Ruy Blas*, 1838, Acte II, scène 3, extrait.

Don Salluste, pour se venger de la reine d'Espagne, qui l'a fait bannir du royaume, a obligé son valet Ruy Blas à se faire passer pour le comte Don César de Bazan, afin d'avoir auprès du roi un espion. Or, Ruy Blas est amoureux de la reine et lui a fait parvenir, sans donner son identité, une lettre d'amour. La reine, délaissée par le roi, est très sensible à cette lettre. Du fond de la salle du palais, Ruy Blas, sous l'apparence de Don César, observe la reine prendre connaissance d'une lettre que le roi lui a dictée et qui porte donc son écriture.

	<p>La Reine, lui arrachant la lettre et l'examinant à son tour.</p> <p>En effet, Ce n'est pas de sa main. Rien que sa signature ! <i>Elle l'examine avec plus d'attention et paraît frappée de stupeur. A part.</i> Est-ce une illusion ? C'est la même écriture Que celle de la lettre ! <i>Elle désigne de la main la lettre qu'elle vient de cacher sur son cœur.</i></p> <p>Oh ! Qu'est-ce que cela ?</p> <p><i>A la duchesse.</i> Où donc est le porteur du message ?</p> <p>La Duchesse, montrant Ruy Blas.</p> <p>Il est là.</p> <p>La Reine, se tournant à demi vers Ruy Blas. Ce jeune homme ?</p> <p>La Duchesse. C'est lui qui l'apporte en personne. — Un nouvel écuyer¹ que sa majesté donne A la reine. Un seigneur que de la part du roi Monsieur De Santa-Cruz me recommande, à moi.</p> <p>La Reine Son nom ?</p> <p>La Duchesse. C'est le seigneur César De Bazan, comte De Garofa. S'il faut croire ce qu'on raconte, C'est le plus accompli gentilhomme qui soit.</p> <p>La Reine. Bien. Je veux lui parler.</p> <p>A Ruy Blas. Monsieur...</p> <p>Ruy Blas, à part, tressaillant. Elle me voit !</p> <p>15 Elle me parle ! Dieu ! Je tremble.</p> <p>La Duchesse, à part, Ruy Blas. Approchez, comte.</p> <p>Don Guritan, regardant Ruy Blas de travers, à part. Ce jeune homme ! écuyer ! Ce n'est pas là mon compte. <i>Ruy Blas pâle et troublé, approche à pas lents.</i></p> <p>La Reine, à Ruy Blas. Vous venez d'Aranjuez ?</p> <p>Ruy Blas, s'inclinant. Oui, Madame.</p> <p>La Reine. Le roi Se porte bien ? <i>Ruy Blas s'incline, elle montre la lettre royale.</i> Il a dicté ceci pour moi ?</p> <p>Ruy Blas. Il était à cheval, il a dicté la lettre... <i>Il hésite un moment.</i></p> <p>20 A l'un des assistants.</p> <p>La Reine, à part, regardant Ruy Blas. Son regard me pénètre. Je n'ose demander à qui.</p>	
	<p style="text-align: right;"><i>Haut.</i> C'est bien, allez.</p> <p>— Ah ! — <i>Ruy Blas, qui avait fait quelques pas pour sortir, revient vers la reine.</i> Beaucoup de seigneurs étaient là rassemblés ? <i>A part.</i> Pourquoi donc suis-je émue en voyant ce jeune homme ? <i>Ruy Blas s'incline, elle reprend.</i> Lesquels ?</p> <p>Ruy Blas. Je ne sais point les noms dont on les nomme.</p> <p>25 Je n'ai passé là-bas que des instants fort courts. Voilà trois jours que j'ai quitté Madrid. <i>La Reine, à part.</i> Trois jours ! <i>Elle fixe un regard plein de trouble sur Ruy Blas.</i></p> <p>Ruy Blas, à part C'est la femme d'un autre ! ô jalousie affreuse ! — Et de qui ! — Dans mon cœur un abîme se creuse.</p> <p>Don Guritan, s'approchant de Ruy Blas. Vous êtes écuyer de la reine ? Un seul mot.</p> <p>30 Vous connaissez quel est votre service ? Il faut Vous tenir cette nuit dans la chambre prochaine, Afin d'ouvrir au roi, s'il venait chez la reine.</p> <p>Ruy Blas, à part. Ouvrir au roi ! Moi !</p> <p style="text-align: right;"><i>Haut.</i> Mais... il est absent.</p> <p>Don Guritan Le roi Peut-il pas arriver à l'improviste ?</p> <p>Ruy Blas, à part. Quoi !</p> <p>Don Guritan, à part, observant Ruy Blas. 35 Qu'a-t-il ?</p> <p>La Reine, qui a tout entendu et dont le regard est resté fixé sur Ruy Blas. Comme il pâlit ! <i>Ruy Blas chancelant s'appuie sur le bras d'un fauteuil.</i></p> <p>Casilda, à la reine. Madame, ce jeune homme Se trouve mal !</p> <p>Ruy Blas, se soutenant à peine. Moi, non ! Mais c'est singulier comme Le grand air... le soleil... la longueur du chemin... <i>À part.</i> — Ouvrir au roi ! <i>Il tombe épuisé sur un fauteuil. Son manteau se dérange et laisse voir sa main gauche enveloppée de linges ensanglantés².</i></p> <p>Casilda Grand dieu, madame ! à cette main Il est blessé !</p> <p>La Reine. Blessé !</p>	

<p>Casilda.</p> <p>Mais il perd connaissance !</p> <p>40 Mais, vite, faisons-lui respirer quelque essence ! La Reine, fouillant dans sa gorgerette. Un flacon que j'ai là contient une liqueur... <i>En ce moment son regard tombe sur la manchette que Ruy Blas porte au bras droit.</i></p> <p style="text-align: right;"><i>A part.</i></p> <p>C'est la même dentelle ! <i>Au même instant elle a tiré le flacon de sa poitrine, et, dans son trouble, elle a pris en même temps le morceau de dentelle qui y était caché. Ruy Blas, qui ne la quitte pas des yeux, voit cette dentelle sortir du</i></p>	<p><i>sein de la reine.</i></p> <p>Ruy Blas, éperdu.</p> <p style="text-align: right;">Oh !</p> <p><i>Le regard de la reine et le regard de Ruy Blas se rencontrent. Un silence.</i></p> <p>La Reine, à part.</p> <p style="text-align: right;">C'est lui !</p> <p>Ruy Blas, à part. Sur son cœur !</p> <p>La Reine, à part. C'est lui !</p> <p>Ruy Blas, à part. Faites, mon dieu, qu'en ce moment je meure !</p>
--	--

1. L'écuyer est un gentilhomme qui a une fonction honorifique importante puisqu'il porte l'écu du noble qu'il sert. 2. Quand la reine a reçu la lettre d'amour de Ruy Blas sur son balcon, elle était enveloppée dans une dentelle tachée de sang.

Samuel BECKETT (1906-1989), *En attendant Godot* (1953), Acte I.

Deux clochards, Vladimir et Estragon, trompent leur attente, de l'improbable venue de l'énigmatique Godot, en conversant sous un arbre. Survient Pozzo, poussant devant lui à coups de fouet Lucky, en le maintenant à proximité par le moyen d'une corde passée autour du cou.

POZZO (*d'un geste large*). - Ne parlons plus de ça. (*Il tire sur la corde.*) Debout! (*Un temps.*) Chaque fois qu'il tombe il s'endort. (*Il tire sur la corde.*) Debout, charogne! (*Bruit de Lucky qui se relève et ramasse ses affaires. Pozzo tire sur la corde.*) Arrière ! (*Lucky entre à reculons.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête.*) Tourne! (*Lucky se retourne. À Vladimir et Estragon, affablement.*) Mes amis, je suis heureux de vous avoir rencontrés. (*Devant leur expression incrédule.*) Mais oui, sincèrement heureux. (*Il tire sur la corde.*) Plus près! (*Lucky avance.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête. À Vladimir et Estragon.*) Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant... (*Il regarde sa montre*) ... pendant (*il calcule*) ... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive. (*À Lucky.*) Manteau ! (*Lucky dépose la valise, avance, donne le manteau, recule, reprend la valise.*) Tiens ça. (*Pozzo lui tend le fouet, Lucky avance et, n'ayant plus de mains, se penche et prend le fouet entre ses dents, puis recule. Pozzo commence à mettre son manteau, s'arrête.*) Manteau! (*Lucky dépose tout, avance, aide Pozzo à mettre son manteau, recule, reprend tout.*) Le fond de l'air est frais. (*Il finit de boutonner son manteau, se penche, s'inspecte, se relève.*) Fouet! (*Lucky avance, se penche, Pozzo lui arrache le fouet de la bouche, Lucky recule.*) Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables (*Il regarde les deux semblables*), même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement. (*À Lucky.*) Pliant! (*Lucky dépose valise et panier, avance, ouvre le pliant, le pose par terre, recule, reprend valise et panier. Pozzo regarde le pliant.*) Plus près! (*Lucky dépose valise et panier, avance, déplace le pliant, recule, reprend valise et panier. Pozzo s'assied, pose le bout de son fouet contre la poitrine de Lucky et pousse.*) Arrière! (*Lucky recule.*) Encore. (*Lucky recule encore.*) Arrêt! (*Lucky s'arrête. À Vladimir et Estragon.*) C'est pourquoi, avec votre permission, je m'en vais rester un moment auprès de vous, avant de m'aventurer plus avant. (*À Lucky.*) Panier ! (*Lucky avance, donne le panier, recule.*) Le grand air, ça creuse. (*Il ouvre le panier, en retire un morceau de poulet, un morceau de pain et une bouteille de vin. A Lucky.*) Panier ! (*Lucky avance, prend le panier, recule, s'immobilise.*) Plus loin ! (*Lucky recule.*) Là ! (*Lucky s'arrête.*) Il pue. (*Il boit une rasade à même le goulot.*) A la bonne nôtre. (*Il dépose la bouteille et se met à manger.*)

Silence. Estragon et Vladimir, s'enhardissant peu à peu, tournent autour de Lucky, l'inspectent sur toutes les coutures. Pozzo mord dans son poulet avec voracité, jette les os après les avoir sucés. Lucky ploie lentement, jusqu'à ce que la valise frôle le sol, se redresse brusquement, recommence à ployer. Rythme de celui qui dort beaucoup.

25 ESTRAGON. – Qu'est-ce qu'il a ?
VLADIMIR. – Il a l'air fatigué.
ESTRAGON. – Pourquoi ne dépose-t-il pas ses bagages ?
VLADIMIR. – Est-ce que je sais ? (*Ils le serrent de plus près.*) Attention !

30 ESTRAGON. – Si on lui parlait ?
VLADIMIR. – Regarde-moi ça !
ESTRAGON. – Quoi ?
VLADIMIR (*indiquant.*) – Le cou.
ESTRAGON (*regardant le cou*). – Je ne vois rien.
VLADIMIR. – Mets-toi ici.
Estragon se met à la place de Vladimir.
ESTRAGON. – En effet.
VLADIMIR. – A vif.
ESTRAGON. – C'est la corde.
VLADIMIR. – A force de frotter.
ESTRAGON. – C'est le nœud.
VLADIMIR. – C'est fatal.

PERSONNAGES

Marc

Serge

Yvan

Le salon d'un appartement.

Un seul décor. Le plus dépouillé, le plus neutre possible.

Les scènes se déroulent successivement chez Serge, Yvan et Marc.

Rien ne change, sauf l'œuvre de peinture exposée.

Marc, seul.

MARC : Mon ami Serge a acheté un tableau.

C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux¹.

5 Mon ami Serge est un ami depuis longtemps. C'est un garçon qui a bien réussi, il est médecin dermatologue et il aime l'art.

Lundi, je suis allé voir le tableau que Serge avait acquis samedi mais qu'il convoitait depuis plusieurs mois.

Un tableau blanc, avec des liserés blancs.

*

10 *Chez Serge.*

Posée à même le sol, une toile blanche, avec de fins liserés blancs transversaux.

Serge regarde, réjoui, son tableau.

Marc regarde le tableau.

Serge regarde Marc qui regarde le tableau.

15 *Un long temps où tous les sentiments se traduisent sans mot.*

MARC : Cher ?

SERGE : Deux cent mille.

MARC : Deux cent mille ?...

SERGE : Handtington me le reprend à vingt-deux.

20 MARC : Qui est-ce ?

SERGE : Handtington ? !

MARC : Connais pas.

SERGE : Handtington ! La galerie Handtington !

MARC : La galerie Handtington te le reprend à vingt-deux ? ...

25 SERGE : Non, pas la galerie. Lui. Handtington lui-même. Pour lui.

MARC : Et pourquoi ce n'est pas Handtington qui l'a acheté ?

SERGE : Parce que tous ces gens ont intérêt à vendre à des particuliers. Il faut que le marché circule.

MARC : Ouais ...

SERGE : Alors ?

30 MARC : ...

SERGE : Tu n'es pas bien là. Regarde-le d'ici. Tu aperçois les lignes ?

MARC : Comment s'appelle le ...

SERGE : Peintre. Antrios.

MARC : Connu ?

35 SERGE : Très. Très !

Un temps.

MARC : Serge, tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs ?

SERGE : Mais mon vieux, c'est le prix. C'est un ANTRIOS !

MARC : Tu n'as pas acheté ce tableau deux cent mille francs !

40 SERGE : J'étais sûr que tu passerais à côté.

MARC : Tu as acheté cette merde deux cent mille francs ? !

*

1. Des lignes blanches marquées d'un très fin trait plus foncé.